

NAUGURATION

DU

MONUMENT

M MICKIEWICZ

A MONTMORENCY



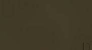
PARIS

RAIRIE DU LUXEMBOURG

16, RUE DE TOURNON, 16

—

1867







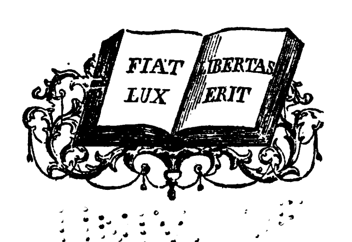
INAUGURATION

DU

MONUMENT

D'ADAM MICKIEWICZ

A MONTMORENCY



PARIS

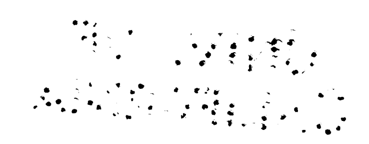
LIBRAIRIE DU LUXEMBOURG

16, RUE DE TOURNON, 16

—

1867

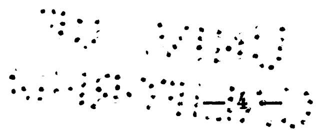




A une heure d'universelle défaillance, la Pologne, toujours supérieure aux plus grandes déceptions, a derechef affirmé sa foi. Des Français ont rendu un double hommage à la mémoire de mon père et aux indicibles souffrances de sa nation, la veille du jour où le gouvernement du Grand-Peuple s'apprête à fêter ceux par qui sont venues nos douleurs. Des Bohêmes et des Serbes se sont joints à cette manifestation, pendant que d'autres Bohêmes et Serbes couraient à Moscou.

Certes l'âme de mon père, qui a si profondément senti la mission de Napoléon Ier et si clairement dévoilé les causes de sa chute, doit souffrir de voir son neveu recommencer ses fautes. Quand Napoléon Ier, au lieu d'aider les nations à se dégager définitivement des chaînes de l'oligarchie européenne, se laissait aller à la vanité de relever les oligarques vaincus et de panser leurs blessures, il perdait le bénéfice de ses victoires. A force d'ajourner les espérances les plus chères des peuples, il perdit leur confiance, en même temps que la haine des empereurs et des rois, humiliés, mais non changés, éclatait d'autant plus violente qu'elle avait été plus comprimée.

Les anciens chevaliers se saluaient avant d'entrer dans la lice ; on se serre encore la main avant de se battre en duel. Qu'augurer de ce que tant de souverains vont se saluer à Paris ? Ils cherchent comment remplacer la vieille charte sous laquelle ils avaient courbé les peuples en 1815, et que peuples et rois ont depuis déchirée lambeau par lambeau. Or, ils sont dans les mêmes dispositions morales qu'il y a cinquante ans. Ils ne songent qu'à assurer leurs usurpations par des garanties réciproques, qu'à baser la paix sur le maintien violent de l'immobilisme des peuples. Si Napoléon III pouvait lire dans le cœur de ses hôtes, il verrait non-seulement que le roi de Prusse souhaite qu'on ratifie ses empiètements, qu'on abandonne le Danemark à ses invasions successives, mais encore qu'Alexandre II rêve de lui faire jouer ce rôle de la Providence que le bon sens de Napoléon Ier déclina, lorsqu'Alexandre Ier l'invita à signer que la Pologne ne renaîtrait jamais de ses cendres.



La France occupe un autre rang qu'après Waterloo. Elle n'a point de souverain imposé par l'étranger. Aussi est-il difficile d'imaginer qu'elle puisse ne point troubler l'harmonie de ce concert des souverains qu'on célèbre tan par avance. Elle ne saurait oublier que l'un de ses visiteurs foule aux pieds sa sœur du Nord et que l'autre détient une partie de son propre territoire.

Ceux qui espèrent changer une tolérance muette en complicité avouée seront sans doute déçus. Alexandre Ier et Napoléon Ier eurent beau se prodiguer concession sur concession, embrassement sur embrassement, vainement descendirent-ils des flatteries de Tilsitt aux propositions d'Erfürth, ils aboutirent fatalement à un point où ils se barraient la route sans qu'il leur fût possible de reculer. Napoléon entra en vainqueur à Moscou, le flot de l'invasion porta Alexandre jusqu'à Paris; et celui qui avait proclamé aux applaudissements d'un parterre de rois que l'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux recommandait au comte de Balmain, son commissaire à Sainte-Helène, de n'intervenir que dans le cas où Napoléon serait trop doucement traité, où Hudson Lowe par son indulgence rendrait possible une évasion ; car le commissaire russe n'était par lui maintenu à Sainte-Helène que pourbien faire voir que Napoléon était prisonnier de l'Europe, sans la permission de laquelle il n'était pas loisible à l'Angleterre seule de le mettre en liberté.

Ou, ce qu'à Dieu ne plaise, la France abdiquera sa mission, ou cette mission la ramènera sur le glorieux chemin de la seule tradition qui vive en elle; ce sublime imprévu, qui caractérise les réveils de la France, finira par déjouer encore les calculs humains. La politesse des chancelleries ne peut rien contre un passé de plusieurs siècles; certains souvenirs reparaîtront sous l'eau bénite des cours; l'histoire ne modifie pas ses lois au gré des caprices du jour. Aussi le plus souvent il ne reste de tant de fracas que regrets tardifs; et la conscience publique un moment troublée reprend vite ses droits.

Les Polonais ont rapporté de Montmorency un viatique qui les soutiendra dans les douloureuses stations de leur long pèlerinage. Au milieu de ce cimetière champêtre, ombragé de beaux arbres, au seuil d'une forêt, ils auraient pu un instant se croire au sein de leur patrie, s'ils n'avaient entendu résonner librement la langue polonaise, ou s'ils avaient pu oublier que la Pologne est dans l'esclavage. Des accents français leur ont communiqué la conviction, que la France n'a pas renoncé à son privilége de marcher à la tête des peuples. Une voix italienne leur a promis que l'Italie saura se dérober aux tentations de l'égoïsme; une voix hongroise leur a dit que la Hongrie n'oubliera pas la fraternité des champs de bataille; la jeunesse Roumaine elle-même a envoyé son salut dans le sentiment des dangers que fait courir le commun

ennemi. L'*alliance israélite* a confirmé le patriotisme polonais des Juifs et glorifié l'union cimentée par les massacres de Varsovie et désormais indissoluble.

En entendant des Slaves protester contre ceux de leurs compatriotes qui imaginent de demander au choléra asiatique de les guérir de la fièvre germanique, on se laissait aller à l'espoir (Dieu veuille le réaliser !) que leurs nations échapperont au mirage de la force brutale triomphante, en se convainquant qu'il n'est pas plus permis d'invoquer contre un ennemi l'appui des Russes qu'au moyen âge il ne l'aurait été d'invoquer celui des Turcs.

L'alliance des souverains basée sur l'intérêt se brisera contre l'alliance des nations basée sur le dévouement. La fraternisation autour d'une tombe porte un cachet de sincérité que n'ont pas les pompeux banquets de Pétersbourg et de Moscou, — ces deux capitales, dont l'une est littéralement bâtie sur des cadavres slaves, et dont l'autre fut destructrice des anciennes républiques slaves, — sous l'aile d'un gouvernement qui implante sur le sol slave la barbarie mongole, qui envoie mourir des Slaves sur les bords du fleuve Amour pendant que des patrouilles de Kirghizes et de Bachkirs circulent à Varsovie.

Mais certaines nuits morales sont l'annonce d'un jour nouveau, comme ces assombrissements subits de l'atmosphère qui présagent la tempête et aussi le retour d'un ciel sans nuages.

Les paroles qui ont été prononcées en ce jour seront précieusement conservées dans les cœurs polonais. Lorsqu'au mois d'avril 1848 mon père répondait d'un balcon de Florence aux acclamations italiennes, il disait : « Nous acceptons les cris de votre sympathie au nom de la Pologne, non pour nous, mais pour notre patrie. » Je dirai de même aujourd'hui : « Les éloges adressés à la mémoire de mon père, nous les acceptons au nom de la Pologne, non pour lui, mais pour notre patrie. » Et j'ajouterai, avec la consécration des souffrances nouvelles, ces paroles de mon père : « Notre patrie a mérité votre amour par son long martyre ; la gloire de la Pologne est d'avoir souffert plus que les autres nations. »

A tous nos frères de diverses nations présents à la cérémonie, à tous ceux qui y ont parlé, à tous ceux qui de loin se sont associés à cette fête de deuil international, j'envoie un remercîment cordial de la part de ma famille et de mes compatriotes. Dieu veuille préserver de nos épreuves les nations heureuses ! Puissent les autres voir sécher leurs larmes en même temps que les nôtres, ou même avant les nôtres ! Tout Polonais a applaudi à chaque sauvetage d'une nation-sœur, Grèce, Italie, Roumanie, Alle-

magne. Le salut d'autrui fut la joie de la Pologne dans son abime de douleurs, semblable au capitaine de navire qui, dans le naufrage, songe aux autres avant de songer à lui-même.

Il me reste à exprimer, comme fils et comme Polonais, ma reconnaissance pour l'artiste ami qui, dans un éclair de génie, a saisi ce que fut la figure de mon père au moment où l'âme, à son départ, l'illumina pour la dernière fois. Ce n'est point seulement une œuvre artistiquement belle, tous ceux qui ont connu mon père l'ont louée comme caractère et comme ton. Je terminerai par ce mot de Victor Hugo qui, au vu de la photographie du médaillon, m'écrivait : « Félicitez Préault de sa belle œuvre si morte et si vivante. »

31 *Mai* 1867.

LADISLAS MICKIEWICZ.



INAUGURATION DU MONUMENT

D'ADAM MICKIEWICZ

A MONTMORENCY

(21 mai 1867)

Un monument a été élevé à Adam Mickiewicz dans le cimetière de Montmorency, devenu pour les Polonais une sort de Campo-Santo de l'exil.

La République de Pise, au temps de ses prospérités, avai consacré sous le beau nom de *Campo-Santo* un lieu à la sépulture de ses grands hommes; le sol en était formé de terre rapportée de Palestine. Aujourd'hui les grands hommes de Pologne, ceux qui luttent pour la foi et la liberté et qui meurent à la peine n'ont souvent pas même un tombeau dans la patrie. Mais parfois, dans une contrée hospitalière, ils ont un avant-goût de la glorification qui les attend dans leur nation délivrée; un peu de terre natale est enfermée avec eux dans la tombe. C'est ainsi qu'un certain nombre sont déjà groupés à Montmorency.

Là reposent entre autres martyrs : l'ancien sénateur de Pologne, Julien-Ursin Niemcewicz qui fut l'ami de Kosciuszko, son compagnon d'armes, puis de captivité ; le général Charles Knia-



ziewicz, l'émule de Dombrowski et le héros de Hohenlinden; le général Henri Dembinski qui fit, en 1831, la merveilleuse retraite de Lithuanie, et qui en 1849 eut l'honneur d'être nommé généralissime pour le soutien de l'indépendance hongroise; le colonel Antoine Gorecki, l'un des chantres des légions polonaises; Charles Sienkiewicz, l'infatigable collectionneur de tout ce qui pouvait servir à la défense de la cause polonaise... — Adam Mickiewicz a pris place à côté de Niemcewicz et de Kniaziewicz.

Dès 1856 un habile et regretté sculpteur polonais, Ladislas Oleszczynski, fit une statue du poëte pour une place de Posen, où elle a été érigée. Mais quand la noblesse de Lithuanie voulut lui rendre un semblable honneur dans sa ville natale de Nowogrodek, le gouvernement russe le lui interdit.

Une main française, sur terre française, a sculpté son mausolée.

Nulle autre inscription que le nom avec la date de la naissance et de la mort : 24 décembre 1798, 26 novembre 1855. Un médaillon de bronze, créé par le grand artiste français, M. Auguste Préault, et incrusté dans une petite pyramide de pierre, rend avec une vérité parfaite la tête du poëte mourant.

Élève de David d'Angers, qui exécuta en 1829 un excellent médaillon de Mickiewicz, puis lui offrit en 1834 cet admirable buste en marbre qui est l'un des morceaux les mieux réussis du maître, Auguste Préault a, lui aussi, voulu payer son tribut d'hommage au poëte-prophète.

Préault s'est inspiré du masque mortuaire rapporté de Constantinople. Il a su retrouver et exprimer la douce tristesse du grand homme qui meurt avant d'avoir vu se réaliser ses espé-

rances, mais avec la pleine certitude que la délivrance entrevue ne fera pas défaut. « Le sculpteur, selon la remarque de M. Laurent Pichat, a représenté très-heureusement l'inquiète destinée de son modèle, à la fois citoyen, poëte, exilé, rêveur, existence sans halte, vie qui n'a de repos que sur l'oreiller emblématique de la gloire, sur le laurier de bronze. »

Plein de cette verve inquiète que possédait il y a quatre siècles le Florentin Donatello, Préault est regardé par les véritables amis des arts comme l'un des premiers sculpteurs du temps. Il est de la forte génération de Juillet. Il débutait au Salon de 1833 par son bas-relief du poëte *Gilbert mourant à l'hôpital.* Il a successivement donné plusieurs chefs-d'œuvre : *le buste* du cimetière des Juifs, « cette tête prise et serrée dans son linceul, le doigt pressé sur les lèvres, œuvre sublime et terrible, où Michelet a vu l'horreur de la fatale énigme, le sceau qui ferme la bouche au moment où l'on sait le mot; » *le Christ* en bois à Saint-Gervais, qui exprime la suprême douleur du Fils de l'homme à son dernier souffle; le *Cavalier gaulois* du pont d'Iéna; le *Marceau* de bronze sur une place publique de Chartres; et une *Ophélie mourante* qui fut fort admirée au Salon de 1849. Outre l'*Abbé de l'Epée* pour la façade de l'Hôtel-de-Ville, *André Chénier* pour la cour du nouveau Louvre, *Lenôtre* et *Mansart* pour Versailles, les deux médaillons de *Dante* et de *Virgile* pour l'empereur Napoléon, nous citerons le hardi projet d'une *Jeanne d'Arc,* sur son bûcher, les yeux levés vers le ciel et priant pour la France, et qui est bien la seule réparation dont on puisse honorer dans Rouen la sainte héroïne de la patrie.

L'inauguration du monument d'Adam Mickiewicz eut lieu

le 21 mai, jour qui, depuis vingt-cinq ans, est adopté par les Polonais pour la célébration de leur fête des morts dans l'exil. La foule était nombreuse, non de Polonais et de Français seulement, mais d'étrangers, parmi lesquels l'ancien gouverneur de la Hongrie, Louis Kossuth.

DISCOURS

M. LOUIS WOLOWSKI, membre de l'Institut, a été invité le premier à prendre la parole; nous essayerons de reproduire la substance de cette improvisation rapide :

« Nous venons consacrer le monument élevé au poëte de la Pologne, Adam Mickiewicz. Le ciseau fidèle du sculpteur a retenu l'expression de la noble tête, que couronnait la double auréole du malheur et du génie. Cette auréole, il la partageait avec le pays bien-aimé dont il chantait la gloire et la souffrance. Chez lui l'idiome harmonieux d'Homère s'allie à la mâle énergie de la langue latine; ses vers inspirés ne visent point à distraire ou à consoler d'inconsolables douleurs. Ils conservent le souvenir du passé et raffermissent l'espoir d'un meilleur avenir.

« Le poëte sublime était un homme de bien; il puisait toujours à la source du grand et du beau, il savait charmer, en élevant la pensée. Pour emprunter la parole de saint Augustin, occupé non du corps périssable, dont notre âme est appesantie, mais de l'âme qui donne l'immortalité aux nations comme aux hommes, Mickiewicz sut réveiller les fortes aspirations.

« Les peuples vivent par la pensée des philosophes, des écrivains, des poëtes, dont le trésor préserve l'âme de la

patrie. Si l'Allemagne arrive aujourd'hui à former une nation, elle le doit aux chants de Schiller et de Goethe, plus qu'à l'épée de Sadowa. La Pologne n'est pas morte : au moment où l'on croyait la faire descendre dans la tombe, Niemcewicz, Zaleski, Krasinski, et le plus grand de tous, Adam Mickiewicz, l'entouraient d'un brillant cortége. De leurs vers harmonieux, s'exhale l'arome, gardien fidèle d'une impérissable nationalité.

Jamais talent plus flexible n'a mieux fait résonner les cordes les plus variées; chants de jeunesse et d'amour, épopée grandiose, vive et naïve peinture de la vie nationale, *Grazyna*, *Wallenrod*, le poëme des *Aïeux*, et cette admirable création *Monsieur Thadée*, ne s'effaceront jamais de la mémoire; ils suffiraient pour conserver l'idée nationale. La Pologne vit, elle vivra. Les oppresseurs peuvent se lasser de frapper, elle ne se lassera pas de souffrir; on ne l'anéantira point: ceux qui croient y réussir commettent un attentat inutile!

« Les passions mauvaises expirent au seuil de ce suprême séjour; l'âme du poëte ne les connaissait point, elle ne donnait aucun accès à la haine; fidèle à sa pensée, nous n'invoquerons ici que l'harmonie qui est *la justice*, la justice pour tous les hommes, la justice pour tous les peuples. Mickiewicz n'avait jamais oublié la noble devise inscrite sur le drapeau de la révolution de novembre 1830: « *Pour votre liberté et pour la* « *nôtre.* » S'il revient des jours meilleurs, la Pologne est prête à rendre le bien pour le mal, en montrant combien elle est digne de la liberté.

« Au moment où nous parlons, Moscou se prépare à recevoir un Congrès slave; quelle main tendra-t-elle à ses hôtes? Le

spectre de la Pologne ne viendra-t-il point comme l'ombre de Gustave, dans le poëme des *Aïeux*, prendre place au banquet :

> Immobile, il ne dit rien,
> Mais de sang la coupe est pleine.

« Le génie de Mickiewicz planera sur l'assemblée, puisse-t-il avertir les uns et corriger les autres!

« Il fera sans cesse retentir les chants populaires :

. . . .

« Les amis étrangers qui entourent cette tombe voudraient sans doute saisir ces accents. Chez Mickiewicz, la forme, toujours admirable, sert d'enveloppe à l'idée plus grande encore; aussi, ne craindrai-je point, dans un essai de traduction rapide et imparfaite, d'affaiblir la splendeur de la poésie originale; la pensée reste toujours, c'est là ce qui a rendu universelle la gloire de Mickiewicz :

> « Chant populaire, arche d'alliance
> « Des temps passés et du nouveau,
> « Garde le fer de la vengeance
> « Du peuple les pensers, de l'âme le flambeau. »

« Dans les rapports plus intimes que j'ai entretenus avec Adam Mickiewicz, je crois avoir pénétré le secret de son âme. Ce qui augmentait sa douleur, ce qui la rend plus amère pour nous tous, c'est de ne pas pouvoir nous associer sans réserve au prêtre à l'autel, et à l'élan commun des peuples, quand ils demandent *la paix sur la terre comme au ciel.* La paix est au ciel pour nos martyrs; mais, sur cette terre de Pologne et de Lithuanie, pour laquelle battait le cœur de Mickiewicz, il n'est plus d'autre paix que celle dont parle Tacite, la paix de la dévastation et de la solitude.

« La Pologne, elle aussi, aspire à pouvoir unir sa voix à celle des nations qui demandent le règne de la paix. Mais il n'est pas de paix bénie sans la justice ; que celle-ci reprenne ses droits, et la Pologne, après avoir vaincu le malheur par une inébranlable constance, sera heureuse de la paix, mère féconde de la civilisation et de la liberté.

« La langue latine confond sous une dénomination commune, *vates*, le poëte et le prophète. Mickiewicz a gravé dans l'âme polonaise l'espoir acharné de la résurrection ; quand, soutenue par ses accents sublimes, elle aura fini par triompher, la mémoire que ce monument conserve, vivra non-seulement dans l'admiration qui l'a toujours entourée, mais aussi dans le souvenir reconnaissant des générations futures. »

Ensuite a été lu un discours en polonais de M. Séverin GOSZCZYNSKI, vieil ami d'Adam Mickiewicz, et poëte illustre lui-même, que l'état de sa santé avait empêché de se rendre à la cérémonie.

Messieurs,

Ce n'est pas un monument ordinaire que celui dont l'inauguration a lieu sous nos yeux. Il renferme les restes mortels d'un homme qui a été l'homme de la Pologne entière. Votre sentiment polonais m'excusera donc, si j'ose vous retenir quelques instants autour de cette tombe. C'est un sacrifice de notre part auquel a droit, je pense, un homme dont personne ne

contestera que la vie n'ait été pleine de dévouement pour sa nation. L'hommage de vaines paroles, une stérile adoration, des louanges posthumes sont indifférentes sans doute à l'esprit qui s'est déjà débarrassé de son enveloppe corporelle et en même temps des vanités inhérentes aux sens; mais cet amour lui est cher, que nous conservons pour ce qui de son vivant était en lui, bon, pur, élevé, saint. Cet amour, dégagé de la matière et demeurant immortel, unissant non plus les corps seuls mais les âmes humaines, ne connaît point la barrière du tombeau; manifesté par nous, il rend devant Dieu témoignage de ce qu'il y a de plus désirable pour l'esprit, il rend témoignage à l'esprit lui-même de notre communication non interrompue, de l'unité de la patrie, bien que ses enfants habitent dans deux mondes différents, les uns ici-bas et les autres déjà dans un monde supérieur, de la communauté de but et de moyens, et par là il nous obtient le concours dont nous avons besoin. Jetons-lui cette couronne par delà son tombeau jusque dans le monde où il séjourne aujourd'hui.

De même que nous apercevons la valeur réelle d'une nation quand nous la prenons dans les moments les plus beaux, ceux où elle déploie le plus d'énergie pour la bonne cause, et dans ses hommes éminents; de même nous saisissons la valeur réelle de l'homme dans ceux de ses actes qui sont marqués le plus clairement au sceau du dévouement, inspirés d'en haut et accomplis dans la plénitude du sacrifice. Il ne suffit point de remplir la nation de son nom, il faut encore la remplir de vérités utiles; il ne suffit pas d'être lumière, il faut encore éclairer la nation sur la route vraie. C'est à cette catégorie d'hom-

mes qu'appartient Adam Mickiewicz. Dieu l'a doté de la puissance de la parole, Dieu lui a désigné le champ de la parole comme principal champ d'action; c'est là surtout que fut sa vocation; et qui de nous ne sait comment il s'en est acquitté? Et en effet, aujourd'hui en mentionnant son nom, en pensant à lui, on se trouve en présence des problèmes les plus importants de l'humanité dans ses différentes sphères, en art, en poésie, en littérature, en politique, en religion, qu'il s'agisse de la cause de la Pologne ou de celle de toute la chrétienté. C'est à la postérité qu'il est réservé de rendre un arrêt impartial et de donner une solution de ces problèmes; mais il est difficile de nier que le génie d'Adam n'ait projeté sur chacun d'eux un jet d'éternelle lumière, qu'il n'ait tiré des vérités incontestables d'un ordre d'idées supérieur, qui rend plus facile leur dégagement définitif des ténèbres. C'est un précieux héritage pour notre nation, et l'on peut dire hardiment pour l'humanité entière.

Il nous a laissé de plus, et c'est ce qui dans ma conviction constitue sa valeur la plus essentielle, il nous a laissé la voie de sa propre existence. Ne regardons ni les détours de cette voie ni les chutes sur cette voie dont seul le Christ a été exempt; prenons-la seulement comme la direction principale vers un but unique et définitif, d'un côté avec toute la série des épreuves d'autant plus difficile à traverser que la route doit être plus élevée et plus droite, de l'autre avec l'énergie, la persévérance, le sacrifice de celui qui y accomplissait son pèlerinage; et ce n'est qu'alors que nous pourrons en partie porter sur lui un jugement équitable.

Cette voie de l'homme, c'est la croix de l'homme. Cette

croix est d'autant plus lourde que l'homme est destiné à occuper un poste plus élevé. Les hommes suivent un des leurs, soit poussés de force, soit entraînés par la puissance de la croix qui les précède. La nation ne suivra point quiconque n'est pas capable de porter la croix de la nation. Celui qui veut marcher à la tête de la nation doit avoir le courage de porter la croix de la nation et parfois d'expirer sous elle. Nous connaissons la position d'Adam Mickiewicz dans notre nation, nous avons donc une échelle pour mesurer la grandeur de sa croix, nous pouvons pénétrer, du moins en partie, les mystères de son existence, de son martyre. Oui, il a droit à cette qualification de martyr. Il n'a pas souffert le martyre du corps, mais le martyre beaucoup plus douloureux, beaucoup plus rude à supporter, le martyre de l'esprit. Vous le comprendrez et l'apprécierez, je pense. Vous-même n'avez-vous point passé et ne passez-vous point par là ? En est-il parmi vous qui n'ait point éprouvé la torture de ses propres sentiments ? et cette torture est d'autant plus douloureuse que le sentiment est plus profond et plus universel. La puissance de douleur d'Adam a dû être grande ; je la devine en partie à l'harmonie de ses poésies, qui tombent parfois dans le ton du désespoir, de la vengeance ; on la reconnaît mieux encore à ceci : qu'avant tout elle a ébranlé, entraîné les cœurs polonais, les a concentrés autour du poëte de la nation, chantre le plus fidèle de ses souffrances, et lui a assigné le premier rang dans son cœur. Compatriotes, vous enfants de la douleur, vous ne vous étonnerez point de ce que j'en dis ici. La souffrance, pour la vérité, pour la bonne cause, c'est le plus noble cachet de l'homme ; et quand l'homme, qui s'est fiancé à elle, ne dévie

point du droit chemin pour la fuir, ne rejette point ses devoirs pour se délivrer d'elle, ne rompt point avec le monde, ne s'enferme pas en lui-même pour l'éteindre, alors la souffrance fait de l'individu un grand homme devant les hommes et devant Dieu.

C'est la suprême épreuve des hommes, et notre Adam l'a subie comme peu auraient pu la subir. Qu'est-ce qui le soutenait au milieu de ces douleurs? Qu'est-ce qui lui donnait la force de porter sa croix? Qu'est-ce qui le guidait dans le vrai chemin? En un mot, où était la source de ses inspirations prophétiques, de la puissance de sa parole? C'était dans le but le plus élevé de la route, qui, pour la créature, ne peut être autre que le Créateur, dans l'observance de ce rapport qui relie l'esprit humain enfermé dans l'enveloppe terrestre au monde des esprits libres de l'organisation matérielle, à la patrie d'au delà de cette terre. Un pareil rapport, pour être pur, salutaire, doit être entretenu par une foi basée sur l'esprit du Christ, avec des moyens consacrés par son exemple et par son enseignement et surveillés par la religion catholique. Adam Mickiewicz a été catholique comme son peuple, croyant à tous les dogmes, honorant toutes les cérémonies comme autant de moyens d'éveiller la vie de l'esprit et de l'élever vers Dieu. S'il est sorti du cercle de l'immobilisme religieux, de la piété inanimée, de la foi aveugle, aveugle là même où Dieu permet d'ouvrir les yeux, c'est parce qu'il écoutait plus la voix de Dieu que les dispositions des hommes, que dans l'œuvre du Christ il s'en rapportait de préférence à son esprit plutôt qu'à la lettre morte et à ses interprètes. Un homme plus faible, plus amoureux de sa tranquillité, ayant plus en vue

les hommes que Dieu, en un mot moins fort par son sentiment religieux que ne le fut Adam Mickiewicz, n'aurait point été apte à une pareille action ; car ce catholicisme futur qu'il avait adopté comme sien, impose à l'homme des devoirs plus difficiles, l'appelle à un plus grand amour de Dieu et des hommes, plus grand et plus actif, à un sacrifice d'un degré supérieur, lourd pour l'homme qui considère le sacrifice du corps et de la vie comme le plus élevé, à une imitation plus exacte du Christ, à un accomplissement plus strict de sa loi et à une vie dans l'esprit de sa loi. Il ne s'est point effrayé pourtant de ces difficultés, parce qu'après avoir pénétré l'essence de la religion, il voyait que, si quelque chose doit avoir de la vie, c'est la religion comme conductrice et comme base de toutes les institutions humaines, vie qui ne saurait exister sans mouvement et sans progrès ; que les vérités religieuses, complètes et claires à leur source, au ciel, envoyées à la terre comme des semences, doivent se développer, croître pour, en mûrissant avec le progrès du temps et de l'humanité, pouvoir être utiles à l'homme. En concevant ainsi le catholicisme dans l'avenir, il était un fils fidèle de son Eglise. Et je ne connais pas dans sa vie d'instants plus élevés que ceux pendant lesquels il a vécu sous l'inspiration émanant de la source de cette foi élargie. Les vérités qui découlèrent de ses lèvres à la chaire du Collége de France, sont peut-être sa plus haute inspiration poétique.

Nous autres Polonais, nous devons accepter comme nôtre cette empreinte religieuse qui marque la voie d'Adam Mickiewicz, car il ne se présente pour personne autant de dangers que pour nous dans l'impiété et même dans l'indifférence religieuse qui, du reste, n'est qu'un autre aspect de l'impiété,

L'impiété est l'allié le plus puissant de nos ennemis. L'impiété est leur Dieu. Toutes les iniquités qu'ils perpètrent à notre égard sont autant de sacrifices sur l'autel de l'impiété. Et ils y puisent leur force. Mais nous, en devenant impies, nous descendons sur leur terrain, nous reconnaissons leur divinité comme nôtre, nous perdons le glaive de notre foi, nous demeurons désarmés, nous sommes vaincus avant le combat. Alors notre ennemi est, sur ce terrain, plus fort que nous. Dans le culte qu'il lui rend, plus en faveur près de sa divinité, il peut considérer avec un sourire moqueur tous nos efforts contre lui. La liberté que nous avons de lutter en cet état n'est qu'apparente, nos coups sont impuissants; car l'élément de la liberté, la source de la force, c'est-à-dire notre esprit est déjà garrotté de liens par l'hommage rendu à cette même idole. Le mauvais esprit moscovite, le mauvais esprit allemand ne règne pas seulement sur nos corps, mais sur nos âmes, non plus hors de nous, mais en nous, du moment où nous avons exilé de nous le Dieu de nos pères, du moment que nous avons rompu le fil de la foi qui nous relie aux puissances de notre passé national.

La vie polonaise n'existe qu'en celui en qui n'est pas mort le passé de la Pologne, en qui, dès qu'on agite un anneau, est évoqué et mis en mouvement toute la chaîne de la vie qu'ont vécue ses ancêtres, qui, en un mot, est uni par l'esprit à l'esprit de ses ancêtres. Quiconque ne se trouve point dans ces conditions, ne transmettra pas à l'avenir de vie polonaise, car, en réalité, il n'est plus lui-même Polonais. Il peut avoir encore la forme extérieure d'un Polonais, mais cette forme sera inanimée. Il est déjà, de son vivant, mort pour la Pologne véritable; et s'il travaille à une Pologne, c'est à une Pologne telle que ne

l'avouerait ni la Pologne véritable ici sur la terre, ni là-haut dans le Ciel, Dieu, créateur de la Pologne divine, de même que ce ver qui naît d'un cadavre n'est pas l'homme que ce cadavre a été lorsque l'esprit humain l'animait, quoiqu'il soit issu de l'homme.

Sans ce lien intérieur avec la Pologne du passé, sans cette communauté de vie et de sentiment avec elle, ce n'est pas assez d'avoir un corps polonais, ce n'est pas assez de parler polonais depuis le berceau. On peut parler sa langue natale, et malgré cela on peut ne pas la savoir, ne pas la comprendre... et n'être pas compréhensible. Pour savoir et pour comprendre la langue polonaise, il faut que les mots polonais aillent à l'âme, comme ils allaient à l'âme des anciens polonais, qu'ils y éveillent les mêmes sentiments et avec la même force. A la première page d'un pareil dictionnaire national se trouvent entre autres des expressions telles que Dieu, la patrie, l'âme, la foi, l'amour de Dieu et du prochain, le sacrifice, etc. L'une des sources, l'un des mystères de la puissance du génie de Mickiewicz, c'est que, par l'amour du passé de la Pologne et par une liaison non interrompue avec ce passé, il connaissait et comprenait la langue de ses ancêtres; que cette langue, avec chacune de ses expressions, vivait en lui comme elle vivait dans ses ancêtres; que chacune de ses expressions frappait, avec son ancienne force, les cordes de son esprit et en tirait ces sons qui jouaient à nos âmes et à nos cœurs une si merveilleuse musique de notre passé tout entier, en même temps qu'ils nous introduisaient dans la vie à venir. Puissent-ils, en ce moment, aussi résonner dans nos entrailles!

Ce désir achève la couronne telle que j'ai pu la tresser et

que je dépose sur l'autel de la mémoire de Mickiewicz, pour qu'elle lui rende témoignage de notre amour pour lui, et nous rappelle cette vérité importante, que l'apparition chez une nation d'hommes tels qu'Adam Mickiewicz oblige la nation à occuper un poste élevé et lui impose une grande responsabilité si elle dévie du chemin qui conduit à ces hauteurs!

M. CARNOT

DÉPUTÉ.

Vous m'offrez la parole dans votre assemblée de famille. Je l'accepte avec d'autant plus de reconnaissance que je me proposais de la demander après avoir entendu vos orateurs. Je voulais la demander à un double titre, comme Français et comme ami de la liberté. Ceux qui aiment et qui servent la liberté forment ensemble une grande famille; mais entre les Polonais et les Français il existe un lien de parenté plus intime : le sang de ces deux peuples est de la même couleur. Demandez plutôt à la terre qui en a bu si souvent, versé sur les mêmes champs de bataille.

Voilà pourquoi dans ce lieu de repos, dans ce Campo-Santo, dans ce Panthéon des exilés, où dorment tant de bons citoyens, vous voyez des Français se réunir à vous pour rendre hommage à votre poëte national. Voilà pourquoi un artiste français a ciselé sur ce tombeau cette poésie de bronze que nous admirons.

Quand un homme a marqué sa place dans la postérité, honneur aux mains habiles qui savent aussi conserver pour la postérité le souvenir de ses traits.

Mickiewicz était un vrai patriote : plus la Pologne fut abattue, plus il se montra fier d'être un de ses enfants ; plus elle fut malheureuse, plus il l'aima.

Il l'aimerait donc bien aujourd'hui, qu'elle est arrivée au comble de l'infortune.

Rappelons-nous ces touchantes paroles du poëte : « Il ne pouvait trouver le bonheur dans sa maison, puisqu'il n'y avait pas de bonheur dans sa patrie. »

Répétons-la, cette belle parole : elle ne contient pas seulement une expression de tristesse ; elle porte aussi une consolation à ceux qui souffrent.

Oui, qu'ils le sachent, ceux qui gémissent là-bas sous la plus cruelle oppression, qui voient leurs familles brisées, leurs propriétées confisquées ou ravagées, tous les droits de la justice et de l'humanité violés à leur égard sans merci ni miséricorde ; qu'ils le sachent : leurs douleurs ne sont pas ignorées, elles trouvent de l'écho chez un peuple ami, comme chez leurs compatriotes eux-mêmes.

Bientôt la politesse des cours va préparer ses fêtes les plus brillantes pour les puissants de la terre qui, d'un seul mot, pourraient sécher tant de larmes. Eh bien ! c'est à ce moment que nous éprouvons le besoin d'honorer le malheur, cette chose sacrée. C'est ce moment que nous voulons choisir pour envoyer au loin un témoignage de notre chaude sympathie aux martyrs de l'indépendance nationale.

M. le Comte FOUCHER DE CAREIL

Messieurs,

Au nom du comité franco-polonais, je viens mêler ma voix à celles que vous venez d'entendre dans ce Campo-Santo de l'émigration, dont le Dante, ce frère et ce père par le génie d'Adam Mickiewicz, dirait : « Que toutes les pierres sont vénérables et saintes au delà de tout ce qu'on pourrait dire et croire ! »

Dante et Mickiewicz ! quel rapprochement et quel augure ! Dante a enfanté l'Italie à la vie de l'art, et, cinq siècles plus tard, c'est à l'ombre de sa statue que l'Italie se reposait dans l'unité.

Mickiewicz a de même enfanté la Pologne à la vie de l'art ; et qui nous dit qu'un jour ceux qui, sur la terre d'exil, inaugurent aujourd'hui ce monument à sa mémoire dans un cimetière, ne s'assoiront pas à son ombre dans leur patrie qui leur sera enfin rendue ?

S'il nous est impossible de sonder un avenir encore obscur, nous savons du moins qu'il est une vérité certaine : c'est que la Pologne ne peut pas mourir.

Et cette vérité je la proclame sur un tombeau.

Car ce tombeau lui-même est une promesse d'immortalité. Et, de même que la vie est sortie de la mort, la Pologne ressuscitée sortira de cette tombe de son grand poëte.

Mickiewicz, en effet, messieurs, c'est l'âme de la Pologne dans ce qu'elle a de plus doux et de plus fort, dans son essence éternelle, la Poésie.

Il a chanté ses héros, ses martyrs, ses héros qui furent nos compagnons d'armes dans des temps plus glorieux, ses martyrs qui sont nos hôtes, les hôtes, hélas! de notre indifférence.

Et par ses chants qui se redisent sur la terre d'exil, comme ils se répétaient dans les forêts insurgées de l'antique Lithuanie, il constitue l'unité de la patrie par la triple confraternité de la poésie, de l'héroïsme et du martyre.

Courage donc, Polonais qui m'écoutez. Ce pacte sacré qui vous unit à la France et qui fut scellé de notre sang ne saurait être à la merci du caprice ou du hasard. Il subsiste malgré les éclipses et malgré les défaillances de la liberté.

Je contemplais tout à l'heure, dans une promenade solitaire, du haut de ces bois de Montmorency, Paris, la ville inquiète, agitée, affairée, entraînée par ce tourbillon d'affaires et de plaisirs, — seule satisfaction qui lui reste, — et je me disais :

« Oh! soucis insensés des mortels!... Oh! vanité et frivolité des hommes!

« Les uns vont à leurs affaires, les autres courent à leurs plaisirs!

« Et pendant ce temps, et dans ce bruit la Pologne souffre et n'est point entendue.

« Les uns nouent de nouvelles intrigues ou charment nos loisirs par d'amusants récits! Les autres vont à l'École de Droit pour y étudier les lois de Justinien et les Pandectes.

« Et pendant ce temps, le Droit vivant, le Droit fait homme, le Droit descendu dans l'humanité est de nouveau crucifié dans la personne du peuple martyr. »

Heureux Mickiewicz qui est mort au lendemain de la guerre de Crimée, à ce moment unique dans l'histoire du monde, où la délivrance entrevue vint apaiser sur son Horeb le nouveau Moïse.

Tu n'as point vu ta patrie en deuil pour la troisième ou quatrième fois par notre faute. Tu n'as point vu tes enfants, ceux de tes frères d'armes, immolés dans les rues ou traqués dans les forêts. Tu n'as point vu la rage de tes persécuteurs cherchant à effacer jusqu'aux derniers vestiges de ton nom, de ta langue et de ta nationalité, au moment même où retentissait dans le monde, avec de bruyantes fanfares, l'appel au principe des nationalités.

Et pourtant la Pologne ne mourra pas. Car elle est deux fois immortelle : elle l'est par elle-même, par ses œuvres, par ses souffrances, qui ne sont point consolées; elle l'est par ses héros, par ses martyrs et par ses poëtes, dont les restes glorieux, les uns couchés dans la poussière, les autres encore debout, m'entourent et m'entendent en ce moment.

Et c'est cette double immortalité qui la préserve et qui la constitue. C'est cette double immortalité qui, transmise par l'hérédité avec le sang, recueillie par la parole et par la plume de vos orateurs et de vos poëtes, fait votre espérance et votre foi, et devrait être la leçon et le réveil de ceux qui n'ont plus de foi dans la patrie, ni d'espérance dans l'immortalité.

La foi dans l'immortalité de l'âme, de l'esprit, du génie, de ce je ne sais quoi enfin qui se conserve après la mort : c'est la vraie semence de liberté.

Malheur aux peuples comme aux individus qui renonce-

raient à cette foi dans l'âme immortelle ! Ce sont ceux-là qui dorment à l'ombre de la mort et non la Pologne, si vivante, si ferme, si croyante aux choses de l'Esprit !

Aussi, dussent ses bourreaux s'acharner encore sur les restes palpitants de son cadavre, la Pologne ne mourra pas. Car son âme est immortelle !

M. DANIEL IRANYI.

Invité un peu tard à prendre la parole dans cette solennité, il me faudrait être doué d'une véritable éloquence pour prononcer un discours qui fût digne et de l'homme éminent dont nous célébrons la mémoire, et de la nation dont je me fais l'interprète. Néanmoins, j'ai mieux aimé faillir comme orateur que de manquer à l'appel. Sur la tombe d'un Polonais, le cœur d'un Hongrois ne peut rester muet.

Je n'ai pas connu Adam Mickiewicz, mais je n'ignore pas le mérite du patriote. Pour moi Mickiewicz c'est le patriote polonais, c'est le proscrit, c'est un frère et cela suffit.

La fraternité de la Hongrie et de la Pologne remonte pour ainsi dire à la fondation des deux États. Engendrée par une certaine analogie de mœurs et de caractère, nourrie par le voisinage et l'identité des intérêts, elle a été fortifiée par le sang versé en commun sur les champs de bataille. Le cours des siècles ne l'a point affaiblie ; à l'heure qu'il est, elle vit toute jeune et belle dans nos âmes.

Tout récemment, à la Chambre des représentants du peuple à Pesth, un député de la droite, déserteur de la cause natio-



nale en 48, s'était avisé de révoquer en doute la possibilité d'une résurrection de la Pologne. Des protestations énergiques repoussèrent la malheureuse prophétie. Il m'est doux de me rendre l'écho d'un si noble sentiment.

Non, la Pologne n'est pas morte, la Pologne doit renaître. Une nation qui, à travers toutes les épreuves, conserve l'amour de l'indépendance, la haine de l'oppresseur, et cette indomptable énergie qui fait des héros; une nation dont l'existence est nécessaire à la liberté, à la paix, à la civilisation européennes, une telle nation ne saurait périr, ne saurait disparaître à jamais. Un jour viendra où, par la main de Dieu et les bras de ses enfants, les membres épars du pays martyr seront réunis, où la Pologne, comme jadis, viendra prendre place à côté de la Hongrie indépendante pour servir encore de bouclier à la civilisation occidentale. Puisse-t-il ne pas être loin!

Ce jour, les restes mortels du glorieux exilé qui repose sous ce monument, seront pieusement recueillis et transférés dans la terre natale, digne alors de les recevoir et de les garder.

En attendant, conservons la foi qui donne le courage, et après avoir pleuré les morts, jurons de continuer leur œuvre, jurons de rester fidèles à la patrie.

M. ARMAND LÉVY.

S'il est une tombe sur laquelle on peut s'unir dans un esprit de concorde et se tendre fraternellement la main de nation à nation, c'est assurément celle d'Adam Mickiewicz; car il a

embrassé dans une même étreinte de cœur toutes les races d'hommes comme toutes les classes de sa nation.

Fils de la Nation-Crucifiée, qui souffrit mort et passion pour la Rédemption des peuples, il affirma que le devoir des peuples aujourd'hui est de se considérer comme prochains et de se traiter en frères.

C'est dans cet esprit qu'il appelait toutes les nations Slaves, la Bohême, la Pologne, la Serbie, et la Russie elle-même à la fraternité, pour opérer leur délivrance commune, pour vous affranchir de la triple servitude Moscovite, Autrichienne et Prussienne.

C'est dans cet esprit qu'il évoqua Israël, le premier-né de l'Eternel, frère aîné des nations, et qu'il prononça sur lui cette parole décisive : L'expiation d'Israël est finie, ses péchés lui sont remis; après avoir souffert avec la Pologne, Israël sera relevé avec elle.

C'est dans cet esprit enfin qu'à Paris il raviva le feu sacré de la France, qu'en 1848 il leva en Italie le drapeau rajeuni des légions polonaises et qu'il est allé mourir en Orient.

Tel il a vécu, tel il est resté jusqu'à la dernière heure.

Gloire donc à lui, gloire à vous aussi ses compagnons d'infortunes. Mais malheur sur nous-mêmes, ô Français!

Il a été dit autrefois : Malheur à toi Jérusalem qui lapides tes prophètes. Comment ne dirais-je pas aujourd'hui : Malheur à toi France qui tues les prophètes par la désespérance et le dégoût. Que d'espérances en effet n'a-t-on pas placées en nous! Et combien peu en avons-nous satisfaites. En ce moment même où la Pologne est en deuil, que voyez-vous dans cette grande cité que durant si longtemps les peuples s'étaient

accoutumés à regarder comme une cité sainte et qu'on nommait la capitale de la civilisation? On y prépare des fêtes à votre bourreau! Pardonne, ô mon Dieu, pardonne et détourne de nous, de ta France, cette malédiction. Et aide-nous enfin à sauver la Pologne, car seulement ainsi nous serons sauvés nous-mêmes. Vive la Pologne!

M. JOSEPH FRIC

(Discours prononcé en polonais.)

Polonais,

Permettez que, comme vous qui souffrez et désirez une libre patrie, un Bohême s'approche du tombeau de votre poëte afin de rendre hommage, au nom de mes compatriotes, au premier des poëtes slaves qui, apaisant nos discordes intérieures, nous a donné un mot d'ordre auquel nous devons tous rester fidèles, sous peine d'abaisser notre esprit et de diminuer nos forces.

Il y a deux ans, nous autres exilés avons convoqué en ce lieu saint les Slaves fils des trois nations sœurs pour célébrer le cinquantième anniversaire de l'Indépendance des Serbes. Nous nous sommes tendu la main par-dessus ce tombeau, gage de notre salut futur.

Maintenant comme alors, c'est un sentiment de tristesse qui s'empare de nous devant les tombeaux de ces poëtes et de ces héros de la liberté. Mais, en retrouvant notre ancienne vigueur, nous reprendrons la lutte, car nous sommes fidèles aux

étendards qui ont reçu nos serments, fidèles à nos frères qui combattent pour l'indépendance et la liberté. Sûrs de la pureté de notre conscience, certains de la victoire, nous pouvons nous retourner vers ceux de nos hommes d'Etat qui, terrifiés, se rendent au banquet de Moscou, et les avertir. Il est temps encore pour eux de se reconnaître. Ce qu'on leur présente là-bas, c'est du poison, et on le leur offre dans des crânes, non d'ennemis, mais de victimes fraternelles. C'est un avenir menaçant qu'ils préparent à la nation Bohême; il s'agit en effet pour elle d'être ou de n'être pas. Après une lutte de dix siècles, la Bohême s'est à peine éveillée, à peine a pu reprendre de nouvelles forces. Mais que ce passé millénaire vous soit une garantie qu'habituée à être attaquée de toutes parts, souvent même universellement abandonnée, elle reviendra à elle dans ce moment si grave.

J'ai foi que l'héritage de nos pères avec la devise *Nedame se!* traversera heureusement la tempête actuelle, quoique son tonnerre retentisse au-dessus de nos têtes, et que des sirènes nous attirent au fond de l'abîme. Le héros grec à la recherche de sa patrie dut se faire attacher à un mât pour se maintenir dans une position périlleuse, mais il finit par ne pas succomber à la tentation des appas du moment. Et nous aussi nous devons nous attacher, nous lier par la chaîne des souvenirs et celle d'une alliance fraternelle à ce tombeau, pour ne pas déserter un poste volontairement choisi et ne pas trahir notre mission parmi les Slaves.

M. PÉTROVITCH

Messieurs,

Avant de vous dire la pensée principale qui m'a amené ici, je dois expliquer pourquoi je m'exprime dans une langue qu'ignorent la plupart de mes auditeurs, que les autres ne comprennent qu'à demi, et qui résonne peut-être ici pour la première fois.

Ce n'est pas seulement mon inexpérience de la langue française qui me fait prendre la parole en serbe, car vous auriez excusé chez moi des incorrections de langage; mais j'estime qu'en employant un dialecte slave, je rendrai mieux l'affection de mon pays pour la Pologne et sa douleur de l'esclavage où elle gémit. Les Polonais ont en nous des frères qui, dans le passé, ont ressenti les injustices dont leur patrie a été victime, qui s'indignent aujourd'hui de celles qui lui sont faites, et qui viennent jusqu'ici leur tendre la main. Voilà pourquoi vous entendez s'élever une voix serbe sur le tombeau de Polonais morts en exil.

Il y a des qualités qu'on trouve à des degrés différents chez les individus et aussi dans les peuples : ce sont la justice, la vérité, l'honneur, la sincérité, la reconnaissance, l'amour du prochain et de la liberté. Ces qualités constituent, pour certains peuples, la base même du caractère national; et, au premier rang d'entre eux, je puis le dire avec une conscience parfaite, se trouve le peuple serbe, dont je suis un rejeton. C'est par l'impulsion de ce sentiment que j'ai considéré comme un devoir de me rendre à cette cérémonie funèbre, par re-

connaissance pour l'homme qui a possédé de telles qualités au plus haut degré, et qui les a manifestées héroïquement jusqu'à son dernier souffle.

Je n'ai pas eu l'honneur de connaître celui à la mémoire duquel on a élevé ce monument; mais je connais ses œuvres et ses idées. Qu'il me soit donc permis, en souvenir des vœux qu'il formait pour la délivrance de ses compatriotes, comme aussi de tous ceux de ses frères slaves qui gémissent dans l'oppression, de venir ajouter quelques fleurs à la couronne que lui tressent ses frères Polonais et Bohêmes, et avec eux les Hongrois et les Français, amis de la liberté. Adam Mickiewicz a été l'intrépide champion de l'indépendance nationale et de tous les principes généreux. La dette dont je m'acquitte envers lui est celle de mon pays, non pas seulement en raison de ce qu'Adam Mickiewicz a été le premier à enseigner la littérature slave du haut d'une chaire du Collége de France, à révéler à l'Occident nos chefs-d'œuvre serbes, mais en raison des principes politiques qu'il a professés. Oui, c'est surtout à l'homme politique que s'adressent mes hommages. Participer à cette cérémonie, signifie partager les idées de celui qui en est l'objet; c'est se montrer prêt à serrer fraternellement la main des Polonais dans la mauvaise comme dans la bonne fortune, à s'asseoir à leurs côtés, au même foyer, comme à se trouver debout ensemble sur un même champ de bataille; c'est proclamer devant le monde que la mort, qui anéantit les corps, épargne les idées.

Les Polonais, les Serbes et les Bohêmes, n'ont pas seulement, avec le poëte que nous regrettons, une affinité d'origine; il existe entre eux d'autres liens encore. Leur existence

politique, dans le passé et dans le présent, offre de frappantes analogies et de précieux enseignements. Les trois peuples, qui forment les trois principales branches de la race slave (dont la nation russe, affranchie du tzarisme, est appelée à former la quatrième), ont pu voir que le terrible coup qui a atteint l'un d'eux menace aussi les autres, qu'on leur prépare la mort sous prétexte de délivrance, que les chaînes qu'on les aiderait à briser seraient remplacées par des chaînes nouvelles, et qu'au nom de la liberté, on leur imposerait une épouvantable sujétion.

Ce n'est que d'une fraternelle concorde et du réveil de l'idée de liberté et d'indépendance nationale, que nous pouvons attendre un triomphe définitif, car la concorde est l'unique garantie du faible contre les injustices du plus fort. Mais, en attendant que les nations slaves soient en état de se prêter un appui efficace, il faut que chacune d'elles conserve la conscience de son droit, l'amour de sa liberté et de son indépendance, unis à une volonté inébranlable. La foi en soi, dans sa mission, est une flamme qui couve dans l'âme d'un peuple hors de l'atteinte des tyrans. Tant qu'il en subsiste une étincelle, l'incendie est prompt à se rallumer. C'est ce qui explique comment une portion du peuple serbe se soulevant, au commencement du siècle, avec des bâtons et des haches contre des sabres recourbés et des lames de damas, avec des canons en bois de cerisier contre de longues pièces d'artillerie et de formidables obusiers de bronze, a héroïquement brisé un joug plusieurs fois séculaire et humilié l'ennemi puissant qui, naguère encore, terrifiait l'Europe. L'enthousiasme national est la force sur laquelle s'appuie jusqu'aujourd'hui la jeune Ser-

bie en préparant par sa propre réorganisation la liberté à ceux de ses frères qui sont courbés sous quelque joug que ce soit. C'est de cette source que jaillira la nouvelle Slavie, cette alliance des quatre nations slaves, indépendantes et amies, qui, alliées à la Hongrie, à la Grèce, à la Roumanie, formeront une digue inébranlable contre les vagues furieuses qui s'élèvent de l'Orient contre l'Occident. La Pologne se trouvera reconstituée, le monde verra que ce qu'on prenait pour la mort n'était que léthargie. Elle reprendra ses frontières d'autrefois, et les nations seront heureuses, parce qu'on aura reconnu enfin à chacune d'elles le droit de vivre.

Aujourd'hui combien d'entre elles pleurent sur leur liberté ravie! Qu'est-ce que la liberté, messieurs? C'est le plus saint des droits qu'ait l'homme, un droit qu'on n'acquiert pas ici-bas, mais qu'on apporte avec soi en naissant, un droit inséparable de la vie humaine, sans lequel l'homme n'est pas un homme. Une nation à laquelle on le refuse cesse d'être une personne politique. Par conséquent, ceux qui la lui dénient ne sont pas seulement ses ennemis, ils sont ceux de l'humanité. C'est là une vérité claire comme le jour; et pourtant l'Occident civilisé, à la tête duquel se trouve la France, qu'entoure, comme d'une auréole le prestige d'avoir proclamé et réalisé la première un des plus grands principes de l'humanité, à savoir que ce n'est pas la force brutale, mais la volonté nationale qui fait loi (principe qui vaut plus que toutes les victoires des Allemands et des tzars), l'Occident, dis-je, permet qu'un *malade*, pour raviver ses forces épuisées, se baigne dans le sang de jeunes nationalités; l'Occident regarde d'un œil indifférent la barbarie asiatique exterminer jusqu'à la der-

nière âme chrétienne en Crète ; l'Occident assiste impassible à la métamorphose de cette île florissante en un désert d'Asie. Les nations civilisées qui combattirent l'esclavage dans un autre hémisphère tolèrent que des millions de Slaves soient esclaves au cœur de l'Europe, qu'on s'y acharne à supprimer la vie de la Pologne, de la Pologne, plus vivace que ses oppresseurs.

Pourquoi cette apathie singulière ! Les gouvernements croient avoir intérêt à un pareil ordre de choses. Et cependant j'ose dire, sans crainte de me tromper, que si la Serbie, gouvernée et dirigée par les descendants de Nemania et de Duchan et par les fils de Kara Georges et de Milosch ne réalise pas ses aspirations, s'il lui devient impossible de *remplir son devoir* qui est de délivrer et d'unir les Slaves de la presqu'île du Balkan, c'est-à-dire entre le Danube, les monts et les deux mers, si elle succombe avec ses frères slaves sous une force supérieure à celle des Turcs, dont elle serait délivrée depuis longtemps si elle eût été laissée à elle-même, alors l'Occident verra où était son intérêt véritable. Mais il le reconnaîtrait trop tard. Il verrait braquer contre lui des canons rayés et des fusils à aiguille depuis le golfe des Waranges jusqu'à l'Adriatique et à la Méditerranée. Il en serait réduit à inventer un nouveau système de canons et de fusils pour échapper à l'anéantissement.

Il n'y aura plus à aller chercher l'ennemi jusqu'en Crimée ; les Slaves, une fois soumis par la Russie, on n'aura qu'à descendre l'Italie reconstituée pour les rencontrer aux frontières orientales de ce pays, établis sur un rempart immense qui aura été changé en positions dominantes et agressives. Le son des

canons russes retentira jusqu'au fond de l'Europe. Aujourd'hui il serait temps encore de maintenir les positions de l'Occident. Mais qu'on ne les laisse plus battre en brèche ou miner. Ce sont là les idées non d'un Serbe, mais de tous les Serbes. Je suis heureux de les reproclamer ici sur la tombe du grand homme politique, à la fois poëte et prophète, qui, il y a vingt-sept ans, avertissait l'Occident de prendre garde aux barbares du Nord.

M. PAUL BATAILLARD

Messieurs,

C'est au nom de la jeunesse qui se pressait, il y a plus de vingt ans, aux cours du Collége de France, et qui alors, entre autres mandats qu'elle a bien voulu me confier, m'avait fait l'honneur de me nommer président du Comité polonais des Écoles; c'est au nom de cette jeunesse, aujourd'hui grisonnante, dispersée et décimée, mais dont je sens le cœur battre encore dans ma poitrine, que j'ose prendre ici la parole. Dans ce temps-là, vous le savez tous, et il est bon que la jeunesse actuelle s'en souvienne, trois hommes, dont les noms sont devenus inséparables, Michelet, Quinet et Mickiewicz, se trouvèrent unis, sans s'être concertés, pour souffler sur nous un esprit nouveau, qui était, j'en puis aujourd'hui porter mûrement témoignage, l'esprit vivant de la France. Ce que le grand mort, dont nous entourons en ce moment la tombe, apporta de spécial, je veux dire de palpitant et d'inspiré, dans cette « triple chaire de l'unité moderne, » comme l'appelait Miche-

let, je n'essayerai pas de le dire ici, parce que le temps nous manque, et parce que les deux illustres collègues du grand patriote polonais vous le diront eux-mêmes tout à l'heure par ma bouche : car, après avoir parlé un instant au nom de la génération qu'ils électrisèrent, il me sera donné d'être le porte-voix des deux survivants de cette triade glorieuse. Ce qu'ils nous enseignèrent tous les trois, je puis le rappeler en quelques mots : c'était la tradition de la Révolution, mais non pas cette tradition étroite et servile qui tourne au fétichisme et qui fait des sectaires ; c'était la grande tradition de l'esprit de nos pères, c'était la leçon du passé sans cesse épurée et renouvelée, qui nous appelait à marcher en avant, et à monter toujours plus haut : *Excelsior !*

Hélas ! qu'est-il devenu ce culte de l'Esprit, si difficile à séparer de la croyance en un Dieu vivant, qui était pour nous le Dieu de la vérité, de la justice, le Dieu de la liberté et de la fraternité entre les hommes et entre les peuples ? Pour ne nous arrêter que sur un point vers lequel nous sommes doublement ramenés et par la pensée du martyre de la Pologne et par les événements qui viennent de se passer en Europe, en quel temps fut-il jamais plus nécessaire qu'aujourd'hui de revenir à cette religion de l'Esprit ? Ne venons-nous pas de voir le principe des nationalités, ce droit nouveau qu'on ne remplacera par aucun autre, — car il est la seule garantie d'un équilibre européen assis sur la justice, — servir de prétexte à l'écrasement des faibles, à l'absorption des petits par les grands, c'est-à-dire au déchaînement d'une barbarie bien plus redoutable que celle des anciens âges, parce qu'elle est moins naïve et qu'elle dispose de moyens bien autrement puis-

sants ? Mais sur cette seule question si palpitante j'en aurais trop long à dire, et je dois m'arrêter.

Que ceux qui n'ont pas assisté à cet enseignement du Collége de France ou qui l'ont trop oublié, relisent les leçons de Michelet, de Quinet, de Mickiewicz; ils y trouveront des lumières dont plus d'un sera surpris. Pour mon compte, je n'oublierai jamais que c'est à ces trois hommes que je dois l'initiation des vérités aussi simples que grandes, qui sauveront le monde au jour du réveil des consciences !

Le temps me manque, je l'ai déjà dit, pour faire l'histoire de l'enseignement d'Adam Mickiewicz au Collége de France. Mais il est une date que je ne puis me dispenser de rappeler.

Le cours du noble exilé était suspendu depuis près de quatre ans, celui de M. Quinet, depuis longtemps aussi, et celui de M. Michelet depuis deux mois seulement, lorsque, le 6 mars 1848, la grande salle de la Sorbonne, toutes celles du Collége de France étant trop petites, s'ouvrit à la jeunesse frémissante. Quel beau souvenir ! J'en atteste M. Carnot ici présent, qui eut le bonheur de présider, comme ministre de l'instruction publique, à cette fête sans pareille. Trois siéges avaient été placés sur l'estrade : deux furent occupés par MM. Michelet et Quinet dont je voudrais pouvoir relire ici les admirables paroles. Le troisième était vide, car Mickiewicz se trouvait alors en Italie ; mais ses deux collègues, ses deux frères de cœur, avaient voulu que sa place restât marquée auprès d'eux ; et voici comment Michelet interprétait dans sa courte allocution ce touchant symbole :

« ... Ce fauteuil resté vide, c'est celui de la Pologne, celui de notre cher et grand Mickiewicz, le poëte national de cin-

quante millions d'hommes, celui dont la parole semblait une alliance du monde, une fédération de l'Orient et de l'Occident, qui, du Collége de France, s'entendait jusqu'en Asie.

« Ce fauteuil est celui de la Pologne.

« Mais la Pologne, qu'est-ce que c'est?

« Le représentant le plus général des souffrances universelles. En elle, je vois le peuple souffrant...

« Oui, Messieurs, tous les drapeaux de l'Europe, je les vois flotter sur ce siége. J'y vois dix nations en pleurs qui sortent de leurs tombeaux. »

J'ai dû abréger et tronquer même cette courte citation; et il faut que je passe par-dessus la période de déceptions, de souffrances et d'amertume qui, pour le grand patriote polonais, se termina par la mort. C'est que j'ai à vous transmettre les témoignages plus actuels de deux absents, qui sont ici présents de cœur, et de cœur avec nous.

Voici ce que M. MICHELET écrivait, le 15 janvier dernier (1), à l'un des fils de celui que nous pleurons :

« Du fond de la Provence, d'Hyères, je me joins à vous, et je suis avec vous, cher Ladislas, avec vos frères, et ces frères inconnus que je salue de cœur.

« C'est le jour où notre cher ami, M. Armand Lévy, si fidèle entre les fidèles de votre glorieuse patrie, rapporta de Constantinople les os de Mickiewicz.

(1) On avait un moment pensé faire l'inauguration du monument à l'anniversaire du jour où avait eu lieu l'enterrement d'Adam Mickiewicz à Montmorency (21 janvier 1856).

« Reste sacré qui dit et dira : *Souviens-toi !*

« Une lueur en est visible dans l'œuvre de Préault. Tel il était au dernier jour où il a souri à la mort.

« Mon souvenir durable, et fort, et immortel, ce fut l'ouverture de son cours.

« Nombre de martyrs y étaient, mais nul plus abîmé que nous, Quinet et moi, de cette immense douleur.

« De sublimes éclairs s'échappaient de ses yeux sanglants, et nous, Français, nous étions noyés de larmes. Je n'avais jamais vu pareils éclairs, et ceux-ci me resteront toujours. »

Et maintenant, Messieurs, voici les paroles que, du fond de son exil aujourd'hui volontaire, M. QUINET vous adresse pour s'associer à votre deuil et aussi à vos impérissables espérances :

« Une tombe, une sculpture, un nom, quelques hommes rassemblés autour de la mémoire d'un poëte immortel, est-ce là tout ce qui reste d'un peuple ? Est-ce bien tout ce qu'on nous a laissé de la Pologne ?

« Qu'en dirait Adam Mickiewicz, si son esprit parlait au milieu de vous, dans ces secondes funérailles ?

« Tel que je l'ai connu, il ne serait point ébranlé dans sa foi, ni déconcerté en rien par ce qui se passe dans le monde et par tant de démentis donnés à ses espérances.

« Le spectacle de quelques amis persévérants réunis aujourd'hui, et la voix de ceux qui s'y joignent de loin, couvriraient pour lui toutes les apparences de désastres et de ruines.

« Pour lui, la Pologne serait debout avec vous.

« Il dirait que les peuples ne se suppriment pas par un ukase,

comme un objet de contrebande, tant qu'ils s'obstinent à vivre ;

« Que la mémoire des grands morts est une puissance invincible pour les vivants ;

« Que l'on peut bien enlever par effraction à un peuple ses lois, ses foyers, mais qu'on ne peut lui ôter ses aïeux. Et tant qu'une parcelle subsiste de cette poussière sacrée, elle engendre dans les tombeaux la vie nouvelle et jette le défi aux déprédateurs des nations et aux ukases qui décrètent le néant.

« Nous avons vu de nos jours trois peuples que tout le monde disait morts et qui sont ressuscités sous nos yeux : la Grèce, la Roumanie, l'Italie.

« Ne doutez pas que le même miracle se fasse pour la Pologne. Elle n'est pas plus enfouie dans la mort. Il n'est pas permis de ne pas croire à son réveil.

« Voilà ce que dirait Adam Mickiewicz. Et nous, que dirons-nous de lui?

« Qu'il a laissé à sa patrie une armure invincible pour la couvrir et la protéger dans le sépulcre.

« Et cette armure, quelle est-elle ? Les œuvres de son génie, une langue immortelle qui, de générations en générations, résonnera dans le cœur des hommes et bravera la dent des siècles et des tzars.

« Ils ne pourront l'abolir cette langue plus durable que les empires. Tant que les paroles du poëte survivront, on entendra dans le monde une voix d'airain répéter sur toute la terre :

« *Non! la Pologne n'est pas morte!* »

EDGAR QUINET.

Veytaux (Suisse).



La cérémonie a été terminée par la lecture de deux lettres, l'une de M. MORDINI, l'ancien prodictateur de Garibaldi, à Palerme, et l'autre de Victor Hugo.

Nous citerons d'abord l'éminent député italien :

Mon cher Ladislas,

A vous, à vos parents, à vos amis et compatriotes réunis pour une pieuse cérémonie autour de la tombe de votre illustre père, il vous conviendra, je l'espère, d'agréer mon humble parole.

Comme homme, je me réjouis de pouvoir joindre ma voix à la voix de ceux qui rendent hommage à la mémoire d'Adam Mickiewicz, l'un des plus grands génies et des plus nobles cœurs dont s'honore l'humanité.

Comme Italien, je reconnais la profonde gratitude que nous devons à ce généreux Polonais qui, de cœur et de fait, a donné un si puissant concours à la cause de ma patrie.

Ah! oui, le souvenir de 1848 et du pacte fraternel qui a été juré entre les légionnaires polonais et nos compatriotes vivra éternellement de ce côté-ci des Alpes.

Depuis lors, la fortune a souri à l'Italie. C'est une raison de plus pour qu'elle conserve dans toute sa pureté le culte du grand principe de la solidarité des nations, et qu'elle fuie à toujours cet égoïsme qui est le vice dont meurent moralement les peuples même les plus puissants.

De la Pologne je ne dirai rien : tout ce qu'il y a de vertu régénératrice dans cette race généreuse, à laquelle vous appartenez, mon cher Ladislas, je le sais et mon pays le sait avec moi. Mais aux nobles exilés qui la représentent si dignement, je me borne à envoyer du fond de mon cœur le salut de l'espérance.

Votre affectionné, A. MORDINI.



Voici enfin la lettre de VICTOR HUGO. Chacun lira avec émotion l'hommage rendu au grand poëte polonais par le grand poëte, qui est l'une des premières gloires de la France :

« On me demande une parole pour ce tombeau illustre... Parler de Mickiewicz, c'est parler du beau, du juste et du vrai ; c'est parler du droit dont il fut le soldat, du devoir dont il fut le héros, de la liberté dont il fut l'apôtre et de la délivrance dont il est le précurseur.

« Mickiewicz a été un évocateur de toutes les vieilles vertus qui ont en elles une puissance de rajeunissement ; il a été un prêtre de l'idéal ; son art est le grand art ; le profond souffle des forêts sacrées est dans sa poésie ; il a compris l'humanité en même temps que la nature ; son hymne à l'infini se complique de la sainte palpitation révolutionnaire. Banni, proscrit, vaincu, il a superbement jeté aux quatre vents l'altière revendication de la patrie. La diane des peuples, c'est le génie qui la sonne ; autrefois c'était le prophète, anjourd'hui c'est le poëte ; et Mickiewicz est un des clairons de l'avenir.

« Il y a de la vie dans un tel sépulcre.

« L'immortalité est dans le poëte, la résurrection est dans le citoyen. Un jour les Peuples-Unis d'Europe diront à la Pologne : Lève-toi ! et c'est de ce tombeau que sortira sa grande âme.

« Oui, ce sublime fantôme, la Pologne, est couché là avec ce poëte. Salut à Mickiewicz ! salut à ce noble endormi qui se réveillera ! Il m'entend, je le sais, et il me comprend. Nous sommes, lui et moi, deux absents. Si je n'ai, dans mon isolement et dans mes ténèbres, aucune couronne à donner au nom de la gloire, j'ai le droit de fraterniser avec une ombre au

nom du malheur. Je ne suis pas la voix de la France, mais je suis le cri de l'exil. »

« Guernesey, Hauteville-House, 17 mai 1867.

VICTOR HUGO.

M. Ladislas Mickiewicz a reçu la lettre suivante après la cérémonie :

Paris, 22 mai.

Monsieur,

Prévenus malheureusement trop tard, les étudiants roumains n'ont pu assister à l'inauguration du monument élevé à la mémoire de votre illustre père, et joindre leur voix à celles qui saluaient dans Adam Mickiewicz la triple gloire du génie, de la vertu et du malheur.

Regrettant profondément notre absence à cette noble fête, nous venons aujourd'hui vous apporter l'expression de notre admiration pour un grand poëte, de notre ardente sympathie pour une nation malheureuse.

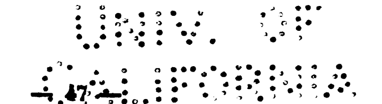
Chez tous les peuples, dans toutes les consciences, le nom de la Pologne éveille la pitié pour ses infortunes, l'admiration pour ses luttes héroïques, pour ses saintes rebellions; mais entre la Pologne et la Roumanie un lien plus fort existe : la fraternité du malheur. L'ennemi qui vous opprime en ce moment est le même qui détient un lambeau de notre territoire, qui a tant de fois envahi notre malheureuse patrie, qui, aujourd'hui encore, menace notre existence. Comme vous, nous avons vu le moment où, sous l'invasion étrangère, il semblait que notre nationalité, que notre nom, dussent s'anéantir; nous

aussi nous avons connu le sombre désespoir du droit impuissant contre la force, et notre cœur a saigné de toutes les douleurs de la patrie asservie. Aujourd'hui ces jours de deuil sont passés; justice nous a été enfin rendue; la Roumanie, affranchie de l'oppression étrangère, demande à la liberté le remède des maux du passé; et sous ses auspices un peuple grandit pour l'histoire et la civilisation.

Demain le jour de la Pologne viendra, et de la Baltique à la mer Noire et au Danube, Polonais, Roumains, Serbes, Bulgares, instruits par le malheur, régénérés par la liberté, unis pour être forts, ouvriront à la civilisation des champs nouveaux et immenses, et feront régner la justice, la liberté et la paix là où trop longtemps ont triomphé le malheur et la barbarie.

Vive la Pologne!

Jean Lahovary.
Jacques Lahovary.
N. Stoïca.
C. Naco.
P. Terrusiano.
G. Ghitza.
Mano.
Al. Stoïcesco.
Al. Lupesco.
B. St.-Christopolo.
Th. Leresco.
G. Cyrillov.
C. Bratiano.
Pandely.
N. Cratunesco.
B. Bratiano.
M. Boranesco.
G. Schina.
Sawa Schomanesco.
S.-G. Perietzeano.
J. Tudory.
P. Ené.
Cyrus Æconomo.
G. Hagiesco.
Mircea.
C. Cratunesco.
V. Garbovicено.
B.-E. Christi[illegible]
C. Climesco.
P.-J. Stoïcesco.
V.-J. Vladesco.
N. Zadaricено.
N. Dimitresco.
J. Dicoulesco.
Van Saanen.
M. Tzony.
A. Croupensky.
P. Clitius.
P. Verussi[illegible]



M. Crémieux, membre du gouvernement provisoire de la République française en 1848, ancien ministre de la justice et actuellement président de l'*Alliance israélite universelle*, qui, le jour même de la cérémonie polonaise, plaidait à Marseille, a adressé la lettre suivante à M. Armand Lévy :

Marseille, 20 mai.

Mon cher monsieur,

Votre lettre me parvient ici, vous jugerez de mes regrets, vous qui savez tout ce que Mickiewicz m'inspirait d'estime, j'ai presque dit d'affection. Notre jeunesse des Écoles, qui applaudit avec bonheur à tous les grands caractères, ne séparait pas le nom glorieux de Mickiewicz des noms glorieux de Quinet et de Michelet : trois hommes dont le patriotisme échauffait le génie et qui se comprenaient si merveilleusement. Pour lui, je ne puis me rappeler qu'avec un sentiment de pieuse reconnaissance tout ce que sa voix, tout ce que ses écrits ont proclamé pour amener l'adoption des juifs polonais dans la grande famille polonaise. Il a tout à la fois réveillé le sentiment d'amour de la patrie dans la population jusqu'alors exhérédée par les haines religieuses, et le sentiment de la fraternité humaine au cœur de ceux qui traitaient les Juifs de parias et de proscrits.

La Révolution a vu les Juifs se mêler noblement aux catholiques noblement insurgés, et, confondus dans un même égorgement, juifs et chrétiens ont largement arrosé de leur sang la terre sacrée de la patrie commune. Il n'y a plus, dans la malheureuse Pologne, que des mains amies se pressant mutuellement et jurant, dans une étreinte fraternelle, le relèvement de

la Pologne adorée : les israélites se sont montrés et se montreront dévoués comme les chrétiens à cette sainte cause.

C'est Mickiewicz qui, de sa plume éloquente, de sa voix amie, a prêché la fraternité des cultes et l'égalité entre tous les hommes nés sur le même sol. Il a été compris. Vienne le jour de la victoire, de la reconstitution de ce peuple de martyrs et de braves, et le nom de Mickiewicz sera consacré par tous les enfants de la Pologne que la différence dans le culte ne séparera plus. Puisque je ne puis rien dire sur sa tombe, dans ce jour d'hommage à sa mémoire, veuillez du moins faire part à tous nos amis de cette expression de toutes mes sympathies.

Votre bien dévoué,

Ad. Crémieux.

FIN

Paris.— Typ. Rouge frères, Dunon et Fresné, r. du Four-St-Germain, 43.]


YA 07663

U. C. BERKELEY LIBRARIES
C053558686

A LA MÊME LIBRAIRIE

Cours de Littératures slaves, au Collège de France, par ADAM MICKIEWICZ, (1840-1844) avec introduction de Ladislas Mickiewicz, 5 vol. in-8° ....

Séparément : **Les Slaves**, histoire et littérature des nations [illegible] lonaise, bohême, serbe et russe. 3 vol. à 3 fr. 50 cent. le vol. ....

Les Slaves, l'Église officielle et le Messianisme 2 vol. à 7 fr. 50 cent. le vol. ....

Introduction aux Slaves, par LADISLAS MICKIEWI[illegible]

Histoire populaire de Pologne, par ADAM MIC[illegible] publiée avec notes et chapitre complémentaire, par LAD[illegible] CKIEWICZ, 1 vol. in-18 ....

Premiers siècles de l'histoire de Pologne, par ADAM MICKIEWICZ, traduits du texte polonais inédit par les fils de l'auteur. 1 vol. in-18 ....

Le Livre de la nation polonaise et des pèlerins polonais, D'ADAM MICKIEWICZ, traduction nouvelle par ARMAND LEVY, avec introduction et commentaires, par LADISLAS MICK[illegible] Édition illustrée, titre rouge et encadrements de couleur. [illegible] vol. in-18. Paris, 1864. Broché ....

Conrad Wallenrod, légende historique d'après les chroniques de Lithuanie et de Prusse, par ADAM MICKIEWICZ, traduction de l'un des fils de l'auteur avec introduction D'ARMAND LÉVY, et gravures sur acier d'après ANTOINE ZALESKI. In-folio. Paris 1866. 20 »

Zywila, légende lithuanienne, par ADAM MICKIEWICZ, retrouvée et publiée, texte et traduction en regard, avec eau-forte de BRONISLAS ZALESKI. Grand in-16 jésus ....

Drames polonais, D'ADAM MICKIEWICZ : 1° *Les Confédérés de Bar*; 2° *Jacque Jasinski ou les Deux Pologne*s, publiés pour la première fois. 1 vol. Grand in-16 ....

LES AMIS DE LA POLOGNE. — **Les discours de La Fayette pour la Pologne,** publiés avec préface par LADISLAS MICKIEWICZ, précédés d'une introduction D'ARMAND LÉVY, sur *le Devoir de la France envers la Pologne*. Brochure in-18 .... 1 50

Les articles d'Armand Carrel pour la Pologne, avec préface et notes de LADISLAS MICKIEWICZ. Brochure gr. in-8° .... 2 »

Les Récits d'un vieux gentilhomme polonais, (le Comte Henri Rzewuski) traduction et préface de LADISLAS MICKIEWICZ, avec illustration de BRONISLAS ZALESKI et D'ELVIRO ANDRIOLLI. 1 vol. gr. in-8° 7 50

Buste d'Adam Mickiewicz, par DAVID D'ANGERS (1834), reproduction en plâtre, même grandeur que le marbre .... 50 »

Portrait d'Adam Mickiewicz, par GROTTGER, d'après un daguerréotype de 1854. Grande photographie .... 5 »

Portrait d'Adam Mickiewicz, par POSTEMPSKI, d'après une photographie de 1855. Grande gravure ....

Adam Mickiewicz sur son lit de mort, par ANTOINE OLESZCZYNSKI. Gravure d'après la photographie mortuaire ....

Monument d'Adam Mickiewicz à Montmorency, photographie du médaillon de bronze D'AUGUSTE PRÉAULT. Grand format .... 3 »

Plus petit format .... 1 »

Paris. — Typ. de Rouge frères, Dunon et Fresné, rue du Four-Saint-Germain, 43.